





**PARTITION LIBRE  
POUR ISABELLE**

Du même auteur

AUX MEMES EDITIONS

Le désespoir est un péché  
*roman, 2001*  
*prix des Cinq Continents*  
*de la Francophonie 2001*

*YASMINE KHLAT*

PARTITION LIBRE  
POUR ISABELLE

r o m a n

*ÉDITIONS DU SEUIL*

*25, boulevard Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-114515-1

© EDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

À la mémoire de  
Georges – *Dodi* –  
et de  
Mounir





J'ai passé les nuits à son chevet : j'aurais  
voulu l'endormir en faisant de la musique  
mais la musique pleurait toujours.

Isabelle Rimbaud, « Mon frère Arthur »



Ici, faute de mieux, on a la passion du café. Ce soir, son odeur embaume la cour tandis qu'à l'intérieur, dans l'âtre de la cuisine, des pommes de terre et des oignons cuisent sous la cendre. On a suspendu dans la remise, au bout du couloir sombre que l'on emprunte pour aller à la cave, jambons et morceaux de lard. Dans deux jours, le sel aura fondu, tombant en nappe blanche sur le sol. Bientôt, la viande sera séchée. Il faudra gérer parcimonieusement sa consommation. Faire des soupes. C'est qu'il a grêlé très fort, la moisson est perdue.

Madame – Magda de son prénom –, assise à la grande table dans la salle, fait ses comptes, tandis que la vieille Marguerite, penchée, une main sur son genou, manie avec le tisonnier les cendres, les bouts de bois encore intacts.

En haut à l'étage, Maïssa est agitée de quintes de toux.

*Marguerite, tu lui feras un bouillon. Elle m'inquiète. Elle n'a plus d'appétit... Il faut lui trouver un mari mais personne ne lui plaît.*

*Maïssa au moins est dans votre giron. C'est Jean que vous devriez marier... A-t-on idée de quitter nos montagnes pour aller s'éreinter sous le soleil à remuer de vieilles pierres...*

Les pages du cahier bruissent. Septembre, octobre, novembre... La maîtresse de maison compare les comptes. Elle marmonne distraitemment :

*Quelle femme voudra le suivre en Égypte ?*

*Je connais une marieuse qui pourra nous aider. Si vous acceptez, il sera marié au premier jour du printemps.*

Magda a tourné son regard vers Marguerite, laissant ses comptes un instant.

*Prenons plus de marge. Disons plutôt pour les feux de la Saint-Jean.*

Le lendemain de cette veillée ordinaire où les deux femmes n'ont fait que répéter ce qu'elles se disent chaque soir, Marguerite apporte à Maïssa dans le creux de son tablier, mêlée à une brassée de persil, une lettre en provenance d'Afrique. Les odeurs de la campagne s'engouffrent par la lourde porte d'entrée laissée entrouverte, dans l'enthousiasme. Maïssa s'empare de l'enveloppe et sort dans la cour grise et mouillée, sans même se couvrir. La vieille la poursuit :

*Maïssa, avec ta toux!*

Le chien s'accroche à ses jupes. Elle le renvoie d'un léger coup de pied.

Elle déchire l'enveloppe, retrouve l'écriture serrée de son frère. Les premières phrases d'usage puis ces mots ironiques :

*J'ai rencontré au Caire la vieille tante de Maman. Elle tâtonnait à la recherche d'une boîte de bonbons en me demandant : « Chéri, ton papa, est-ce que quelqu'un sait au moins s'il est mort. »*

Maïssa frissonne, recule vers la porte, la chaleur de l'intérieur, sans arrêter de lire.

PARTITION LIBRE POUR ISABELLE

Sans transition, l'épistolier avoue sa fatigue, ce mal étrange dans le dos qui le tient, peste contre les vieilles pierres, les vies enfouies, les restes qu'il déterre.

*Je suis fatigué et vous serais reconnaissant de bien vouloir me trouver une jeune femme simple de chez nous qui accepterait de me suivre en Égypte. Répondez-moi au plus tôt afin que je puisse prendre les dispositions nécessaires en vue d'un mariage au printemps.*

C'était bien de lui. Quelques lignes sèches. Un désir formulé comme une formalité.

Maïssa s'est relevée de sa bronchite. Elle a repris sa place auprès de sa mère. Elle l'aide à gérer la ferme. Elle donne à manger aux chevaux. Elle a une préférée, une petite jument à laquelle elle réserve des brassées de foin données à part. Sa mère lui parle, de temps en temps, de ce prétendant dont elle ne veut pas. Elle résiste. Fait dévier la conversation. Parle de Jean, de ses fouilles en Égypte. Elle scrute le visage de sa mère. Elle sait percevoir sous l'apparente indifférence le regard soudain attentif, aux aguets. Alors elle en rajoute. Elle dit *tu sais Mère, il m'a écrit*. Elle est innocente et habile à la fois. Elle mène son monde là où elle veut avec une grâce dont personne ne profite. Sur la route qui traverse le village, quelques calèches, des chiens errants, et tout autour les champs. Le problème c'est que Jean, du temps qu'il était là, du temps aussi qui le dérobe, a donné à sa sœur le goût de l'horizon. Elle n'aurait pas dû écouter au travers des portes.

Elle n'aurait pas dû écouter en faisant semblant de dormir dans sa chambre. Elle n'aurait pas dû prendre goût à cela : l'ailleurs. Il fallait juste suivre les préceptes de sa mère et la droite ligne du quotidien. En apparence, Maïssa le fait très bien, avec un zèle remarquable.

Elle revêt chaque matin les bas noirs, les jupons, la longue chemise de chanvre. Un tissu rude. Puis la robe par-dessus. Elle dompte sa chevelure brune et ondulée prompte à la rébellion puis descend l'escalier, avec la danse du chat qui encombre ses pas. À la cuisine, Marguerite fait réchauffer dans l'âtre le café fort. Le pain grillé est sur la table. Sa mère est à la messe.

Elle n'a pas très faim, laisse dans son assiette une tartine à peine entamée.

*Encore du gaspillage! On vous a mal élevés.*

Maïssa sourit d'être réprimandée par sa vieille nourrice, mais on voit bien qu'elle n'est pas là.

*Laisse, je la finirai tout à l'heure.*

Elle sort de la cuisine, abandonnant Marguerite aux vapeurs. Elle inspecte d'un regard la salle, ramasse un



PARTITION LIBRE POUR ISABELLE

châle, un livre, remet en place le tisonnier. Puis elle s'engouffre dans le couloir sombre qui mène à la remise. Le lard est-il séché ? Il faudra nettoyer le sol recouvert de sel où s'impriment ses pas. Devant elle, l'escalier en pierre de Givet bleue qui descend à la cave. Le chat miaule contre ses chevilles. Elle le repousse du pied tendrement. Il y revient. S'y frotte.

*Maïssa! Maïssa!*

Par la fenêtre, elle voit sa mère dehors qui arrive de la messe, les mains dans son manchon.

*Maïssa!*

Elle répond *oui* mais elle ne sait pas à quoi.

Lorsqu'elle rentre de chez le laitier, en calèche, il lui arrive d'apercevoir au loin, au milieu d'un champ de blé, Nito, l'ami d'enfance de Jean, les pantalons roulés sur ses grosses bottes, la silhouette résistant dans le vent. Elle tire alors sur les rênes, les pas ralentis de la jument résonnent sur le gravier tandis que Nito reste là-bas, immobile.

Un matin, Marguerite a dit qu'il ne fallait pas s'en faire à cause de ce gars-là. De dos, elle nouait de ses mains tremblantes le lien de son tablier. On aurait dit qu'elle parlait pour rien, comme cela, dans le vide. Elle a murmuré en retournant les cendres dans la grande cheminée noircie que les gens du pays, dans les veillées, parlaient d'une fille du voyage qu'il avait connue tout jeune. Une fille qui se roulait avec lui sur les tapis, dans le foin et dans l'herbe, dont les hanches glissaient le long de ses côtes venant creuser son

ventre et qui, en le quittant, lui aurait déchiré les flancs.

Les cendres se ranimant avaient avalé le murmure de Marguerite alors que Maïssa restait interdite, debout près de la porte.

Ils étaient tous comme cela, sujets à des arrêts dans les champs, sous le ciel qui roulait ses fureurs, dans la brume qui montait. Magda régentait le temps, Maïssa déclinait le devoir, sous toutes ses formes. Nito restait lointain, mystérieux, expert en distance, il faut dire que les étendues de terre alentour s’y prêtaient. Marguerite, qui avait besoin de fantaisie, trouvait dans la nature des refuges pour ses superstitions, les trèfles, les chats sombres, les araignées, les bienfaits de la rosée. Seul Jean semblait avancer. Vers eux, en tout cas.

Nito lui ressemblait – cela va de soi – même s’il n’avait pas bu le même lait. Mais Jean était plus intrépide, plus dur. Plus caustique. Il avait plus de panache dans la destruction de soi. Et, accidentellement, dans celle des autres. Quitte à s’éloigner de ces montagnes pesantes, il avait battu les mers. S’était égaré sur des rivages ventés où des chèvres rachitiques erraient dans le sable tandis que des enfants solaires se précipi-

taient en hurlant contre la mélopée incessante des vagues. Puis il s'était enfoncé dans ces pays d'orages et de sécheresse avant de rejoindre l'Égypte et d'y mener des fouilles. Il envoyait des lettres où il parlait du bout des lèvres. Comme Magda, sa mère ; non pas comme Maïssa qui restait tendre mais comme les jours inflexibles que se forgeait Maïssa, il n'exprimait que nécessités, calculs de biens, plans. Il souhaitait cependant à ces deux femmes prospérité et bonne santé. De là-bas, il semblait suivre les hivers du pays et les cycles de leur vie : labourage, semailles, récolte. Elles-mêmes s'inscrivaient dans cela. Comme les autres d'ailleurs. Les naissances, les baptêmes, les mariages, les deuils, tout sacrifiait à ce rythme-là, comme une respiration supérieure. Un souffle qui demeure. Le froid des matins obscurs corrodait les mains, l'eau y faisait des gerçures, le travail des champs, des entailles. Le soir, les gens se retrouvaient dans des veillées où Magda, Maïssa et Nito n'allaient pas. On faisait bombance de peu et sur les absents couraient des légendes. Marguerite rentrait chez elle, rassasiée de normalité, en prenant garde toutefois aux feux follets.

Les trois autres, chacun en son lieu, restaient imper-

turbables.